

”Si je me trompe, je suis” : saint Augustin précurseur de Descartes ?

Jean-Philippe Watbled

► **To cite this version:**

Jean-Philippe Watbled. ”Si je me trompe, je suis” : saint Augustin précurseur de Descartes ?. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 2019, Journée de l’antiquité et des temps anciens 2018-2019, pp.207-220. hal-02992452

HAL Id: hal-02992452

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02992452>

Submitted on 6 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Si je me trompe, je suis » : saint Augustin précurseur de Descartes ?

JEAN-PHILIPPE WATBLED
PROFESSEUR DE LINGUISTIQUE
LCF, UNIVERSITE DE LA REUNION

Il sera ici question des liens et filiations entre les doctrines de saint Augustin et la métaphysique de Descartes, et de la possible influence du premier sur le second. Il s'agit en fait de « l'un des problèmes les plus anciens et les plus difficiles concernant le cartésianisme et la philosophie moderne »¹.

Aurelius Augustinus (354–430), dit saint Augustin, est l'une des figures majeures de la philosophie et de la théologie médiévales. Son autorité a traversé les siècles jusqu'à nos jours, et même ceux qui ne l'ont pas en sympathie sont amenés à l'admirer. Son œuvre est immense. Je ne citerai ici que quelques ouvrages parmi les plus connus : *Soliloquia* (circa 386) ; *De Libero Arbitrio*, Livre I (circa 386/8, Livres II–III (circa 391–5) ; *Confessiones* (circa 397–401) ; *De Trinitate* (circa 399–422/6) ; *De Genesi ad Litteram* (circa 401–415) ; *De Civitate Dei* (circa 413–427)².

L'autre protagoniste de cette confrontation est René Descartes (1596–1650), incontestablement l'un des philosophes les plus célèbres de l'histoire, et assurément le plus important de l'âge classique (XVII^e siècle). Ses œuvres les plus connues sont le *Discours de la méthode* (1637), les *Meditationes de prima philosophia* (1641), traduites sous le titre *Méditations métaphysiques* (1647), les *Principia philosophiæ* (1644), traduits sous le titre *Les Principes de la philosophie* (1647), et les *Passions de l'âme* (1649)³.

LA METAPHYSIQUE CARTESIENNE

Il convient de rappeler que la métaphysique cartésienne se caractérise par un dualisme corps-esprit qui en constitue le socle, corps et esprit étant considérés par Descartes comme deux substances distinctes. Chaque substance est caractérisée par un attribut : l'extension pour la substance matérielle (*res*

¹ Zbigniew Janowski, *Index augustino-cartésien, textes et commentaire*, Paris, Vrin, 2000, p. 11.

² Les traductions des citations d'Augustin seront empruntées aux *Œuvres complètes de saint Augustin*, trad. sous la direction de Jean-Joseph-François Poujoulat et Jean-Baptiste Rault, 17 vol., Bar-le-Duc, L. Guérin et C^{ie}, 1864-1873.

³ Dans ce qui suit, sauf exception (notes 3 et 4), je renverrai à l'édition de référence : René Descartes, *Œuvres de Descartes*, publiées par Charles Adam et Paul Tannery, 11 vol., Paris, Vrin-CNRS, réimp. au format de poche, Paris, Vrin, 1996. J'utiliserai l'abréviation AT (= Adam et Tannery) suivie du numéro du volume en chiffres romains et des numéros de pages en chiffres arabes. Pour le volume IX, je préciserai IX-A pour les *Méditations métaphysiques*.

extensa, « chose étendue »), la pensée pour l'âme, ou esprit, ou substance mentale (*res cogitans*, « chose pensante »). Ces deux substances sont unies en l'homme.

Descartes considère qu'il est le premier à avoir découvert que l'âme ou esprit était une substance pensante, ainsi qu'il ressort de ce qu'il écrit dans les *Notae in programma quoddam* : « [...] car personne que je sache n'a dit avant moi qu'elle [l'âme] ne consiste précisément que dans ce principe interne, ou dans cette faculté que l'homme a de penser »⁴, ou encore : « [...] car je suis le premier qui ait considéré la pensée comme le principal attribut de la substance incorporelle, et l'étendue comme le principal attribut de la substance corporelle »⁵.

Second point important : dans sa philosophie, Descartes a recours au doute méthodique. Après avoir mis en doute que tout ce qui se pense soit vrai, il en arrive à la certitude de sa propre existence à partir du processus même de pensée. Dans son *Discours de la méthode*, il écrit en effet ceci :

[...] je pris garde que, pendant que je voulais [...] penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais⁶.

Dans la seconde de ses *Méditations*, Descartes observe que, « après y avoir bien pensé, et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : Je suis, j'existe, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit »⁷.

On sait que l'équivalent latin du *je pense, donc je suis* est *ego cogito, ergo sum*, que l'on trouve dans l'édition latine des *Principes de la philosophie* (AT VIII, p. 7). On parle ainsi du *cogito* cartésien, qui est aux fondements de la philosophie moderne.

REMINISCENCES AUGUSTINIENNES

Une question qui est souvent posée est celle de l'anticipation du *cogito* cartésien chez Augustin. Lorsque les correspondants de Descartes lui ont fait remarquer des analogies entre ses thèses et celles d'Augustin, il a répondu que bien que chacun des deux ait prouvé le caractère indubitable de sa propre existence, l'utilisation de l'argument était radicalement différente. Nous y reviendrons.

⁴ René Descartes, *Œuvres philosophiques*, textes établis, présentés et annotés par Ferdinand Alquié, éd. corrigée, Paris, Garnier, 2010, t. 3, p. 795 [1^{re} éd. 1963-1973].

⁵ *Op. cit.*, p. 796.

⁶ AT VI, p. 31-32.

⁷ AT IX-A, p. 19.

Nous allons à présent examiner quelques textes qui apportent un éclairage important et des éléments de réponse à la question posée. Mersenne, ami de Descartes, est le premier à noter une parenté entre le *je pense, donc je suis* et des passages de saint Augustin. En mai 1637, Descartes répond à Mersenne que le passage d'Augustin mentionné par son ami ne lui semble pas servir les mêmes objectifs que les siens :

J'ai reçu ci-devant tous les paquets dont vous me faites mention en votre dernière, mais je ne vous ai rien mandé du billet où étaient les fautes de l'impression, pour ce qu'elles étaient déjà imprimées, ni du passage de saint Augustin, pour ce qu'il ne me semble pas s'en servir à même usage que je fais⁸.

Manifestement, comme l'écrit justement Emmanuel Bermon, « Dès ce moment, l'attitude de Descartes s'annonce clairement : le rapprochement ne l'intéresse pas »⁹. Le passage d'Augustin dont il est question est très certainement extrait de *La Cité de Dieu* :

Et je ne redoute point ici les arguments des académiciens ; je ne crains pas qu'ils me disent : Mais si vous vous trompez ? Si je me trompe, je suis¹⁰, car celui qui n'est pas ne peut être trompé, et de cela même que je suis trompé, il résulte que je suis. Comment donc me puis-je tromper, en croyant que je suis, du moment qu'il est certain que je suis, si je suis trompé ? Ainsi, puisque je serais toujours, moi qui serais trompé, quand il serait vrai que je me tromperais, il est indubitable que je ne puis me tromper, lorsque je crois que je suis¹¹.

Le document suivant est une lettre de Descartes reconnue comme adressée à Andreas Colvius, un ministre de l'église protestante :

Vous m'avez obligé de m'avertir du passage de saint Augustin auquel mon *je pense, donc je suis* a quelque rapport ; je l'ai été lire aujourd'hui en la bibliothèque de cette ville, et je trouve véritablement qu'il s'en sert pour prouver la certitude de notre être, et ensuite pour faire voir qu'il y a en nous quelque image de la Trinité, en ce que nous sommes, nous savons que nous sommes, et nous aimons cet être et cette science qui est en nous ; au lieu que je m'en sers pour faire connaître que ce *moi* qui pense, est une

⁸ À Mersenne, 25 mai 1637, AT I, p. 376.

⁹ Emmanuel Bermon, *Le cogito dans la pensée de Saint Augustin*, Paris, Vrin, 2001, p. 10.

¹⁰ Dans l'original latin : « *Si enim fallor, sum* ». Le verbe *fallor*, « je trompe », est ici employé au passif (*fallor*, littéralement : « je suis trompé »), mais ce passif peut s'employer au sens du français « je me trompe » : voir Félix Gaffiot, *Dictionnaire Latin Français*, Paris, Hachette, nouvelle éd. revue et augmentée sous la dir. de Pierre Flobert, 2000 p. 657.

¹¹ Augustin, *La Cité de Dieu*, livre XI, ch. 26, *Œuvres complètes*, vol. 3, p. 240.

substance immatérielle, et qui n'a rien de corporel ; qui sont deux choses fort différentes. Et c'est une chose qui de soi est si simple et si naturelle à inférer, qu'on est, de ce qu'on doute, qu'elle aurait pu tomber sous la plume de qui que ce soit ; mais je ne laisse pas d'être bien aise d'avoir rencontré avec saint Augustin, quand ce ne serait que pour fermer la bouche aux petits esprits qui ont tâché de ragabeler sur ce principe¹².

Pour Henri Gouhier, grand spécialiste de Descartes, « Aucune hésitation : ce que Descartes vient de lire à la Bibliothèque de Leyde, c'est le chapitre XXVI du *De Civitate Dei* »¹³. On note que Descartes considère comme extrêmement banale l'inférence de l'être à partir du doute. Ce qui compte, c'est le principe de la substance immatérielle de l'âme, que Descartes démontre, contrairement à saint Augustin si l'on en croit Descartes lui-même, qui « n'a donc pas légitimé le rapprochement qu'ont établi ses contemporains entre sa pensée et celle d'Augustin »¹⁴.

Nous avons toutefois des raisons de ne pas croire à la bonne foi de Descartes. En effet, Augustin considère lui aussi que l'âme est immatérielle ; le chapitre 15 du livre VII de son ouvrage *De la genèse au sens littéral* est en effet intitulé « L'âme est immatérielle »¹⁵ : la défense de Descartes est donc très faible.

Entre-temps, Mersenne semble avoir égaré le texte d'Augustin qu'il avait signalé à Descartes, et en décembre 1640, Descartes lui écrit ceci : « Vous m'aviez ci-devant averti d'un passage de saint Augustin, touchant mon *je pense, donc je suis*, que vous m'avez, ce me semble, redemandé depuis ; il est au Livre onzième de *De Civitate Dei*, chap. 26 »¹⁶. Cette lettre à Mersenne indique en principe que Descartes avait lu *La Cité de Dieu* et connaissait donc nécessairement le *cogito* augustinien avant d'avoir formulé le sien en 1641, comme le suppose à juste titre Zbigniew Janowski : « La réponse de Descartes aux auteurs des *Sixièmes Objections* et la lettre à Mersenne datant de fin 1640 nous portent à croire qu'il a certainement lu *La Cité de Dieu* avant la fin de la rédaction des *Méditations* »¹⁷.

C'est ensuite Mesland, autre ami de Descartes, qui, en 1644, signale des similitudes. Descartes lui répond ceci :

Je vous suis bien obligé de ce que vous m'apprenez les endroits de saint Augustin qui peuvent servir pour autoriser mes opinions ; quelques autres de mes amis avaient déjà fait le sembla-

¹² À ***, 14 novembre 1640, AT III, p. 247-248 (dans l'édition d'Adam et Tannery, on a *** car, comme le signalent les éditeurs, il s'agit d'un « [f]ragment sans aucune indication »).

¹³ Henri Gouhier, *Cartésianisme et augustinisme au XVI^e siècle*, Paris, Vrin, 1978, p. 17.

¹⁴ Emmanuel Bermon, *op. cit.*, p. 15.

¹⁵ Augustin, *Œuvres complètes*, vol. 4, p. 231.

¹⁶ À Mersenne, décembre 1640, AT III, p. 261.

¹⁷ Zbigniew Janowski, *op. cit.*, p. 149.

ble ; et j'ai très grande satisfaction de ce que mes pensées s'accordent avec celles d'un si saint et si excellent personnage. Car je ne suis nullement de l'humeur de ceux qui désirent que leurs opinions paraissent nouvelles ; au contraire, j'accomode les miennes à celles des autres, autant que la vérité me le permet¹⁸.

Plus tard, en juin 1648, à propos des *Méditations métaphysiques*, c'est le grand Arnauld¹⁹ qui attire l'attention de Descartes sur les ressemblances de son texte avec les écrits d'Augustin :

Ce que vous avez exposé sur la distinction de l'esprit et du corps me semble certainement clair, évident et divin, et comme rien n'est plus ancien que la vérité, je me suis rendu compte, non sans un grand plaisir, que saint Augustin en avait brillamment traité dans presque les mêmes termes dans la quasi-intégralité du livre X *De la Trinité*, mais plus particulièrement au chapitre 10²⁰.

Dans les *Quatrièmes Objections* aux *Méditations métaphysiques* de Descartes, Arnauld développe longuement ses réflexions au sujet d'Augustin :

La première chose que je trouve ici digne de remarque est de voir que M. Descartes établit pour fondement et premier principe de toute sa philosophie ce qu'avant lui, saint Augustin, homme de très grand esprit et d'une singulière doctrine, non seulement en matière de théologie mais aussi en ce qui concerne l'humaine philosophie, avait pris pour la base et le soutien de la sienne²¹.

On ne saurait être plus clair : Augustin a précédé Descartes, ce qui est vu par Arnauld comme un honneur pour Descartes, honneur dont celui-ci se serait probablement bien passé. En outre, Arnauld parle bien ici de la philosophie d'Augustin, et pas seulement de sa théologie. Puis il cite Descartes à l'appui de ses remarques : « Mais il y a un je ne sais quel trompeur très puissant et très rusé, qui met toute son industrie à me tromper toujours. Il est donc sans doute que je suis, s'il me trompe » (*Méditation II*, AT IX-A, p. 19). Arnauld enchaîne alors : « [...] voyons comment de ce principe on peut conclure que notre esprit est distinct et séparé du corps. Je puis douter si j'ai un corps, voire même je puis

¹⁸ À Mesland, 2 mai 1644, AT IV, p. 113.

¹⁹ Le théologien Antoine Arnauld (1612–1694) a été l'une des grandes figures du monde intellectuel du XVII^e siècle. Ses écrits s'étalent sur plus d'une cinquantaine d'années. Il a participé à de nombreux débats avec Descartes, Malebranche, et Leibniz. Il a écrit avec Pierre Nicole de *La Logique ou l'Art de penser* et, avec Claude Lancelot, la *Grammaire générale et raisonnée*.

²⁰ Arnauld à Descartes, 3 juin 1648, AT V, p. 186. Le texte donné par Adam et Tannery est en latin. Je donne ici la version française de Claude Clerselier, *Lettres de M. Descartes*, Paris, Charles Angot, 1659, t. 2, p. 15. Pour le chapitre 10 du livre X du *De Trinitate*, voir Augustin, *Œuvres complètes*, vol. 12, p. 481-482.

²¹ Arnauld, *Quatrièmes objections*, AT IX-A, p. 154.

douter s'il y a aucun corps au monde, et néanmoins je ne puis pas douter que je ne sois, ou que je n'existe, tandis que je doute, ou que je pense »²². Arnauld met ici en évidence, avec insistance, la forte similitude entre les deux penseurs. En effet, douter, c'est penser. Se tromper, c'est penser mal, mais penser tout de même. Le texte de Descartes cité par Arnauld est de toute évidence un écho de *La Cité de Dieu* : « Si je me trompe, je suis » (en latin : « *Si enim fallor, sum* »).

Arnauld estime sans ambiguïté qu'Augustin est le premier, qu'il est le précurseur, sinon l'inspirateur, la question étant de savoir si Descartes a lu Augustin, ce qui est à mon avis indéniable. Dans sa réponse, Descartes est très évusif, probablement gêné par le constat arnaldien : « Je ne m'arrêterai point ici à le remercier du secours qu'il m'a donné en me fortifiant de l'autorité de saint Augustin, et de ce qu'il a proposé mes raisons de telle sorte, qu'il semblait avoir peur que les autres ne les trouvassent pas assez fortes et convaincantes »²³.

RESSEMBLANCES TROUBLANTES

Après la correspondance et les échanges, je propose de passer à des textes de Descartes présentant des ressemblances avec ceux de son prédécesseur. La première analogie concerne les buts premiers de la philosophie : « J'ai toujours estimé que ces deux questions, de Dieu et de l'âme, étaient les principales de celles qui doivent plutôt être démontrées par les raisons de la philosophie que de la théologie [...] »²⁴. Inspiration ou coïncidence, toujours est-il qu'Augustin avait écrit à peu près la même chose à propos de la philosophie : « Elle a deux questions à résoudre : l'une concerne l'âme, l'autre concerne Dieu »²⁵.

Mais comme ces deux questions font en quelque sorte partie du domaine commun à nombre de philosophes, voyons quelques autres extraits révélant des ressemblances troublantes. Au sujet des vérités mathématiques, on lit ceci chez Descartes : « Car, soit que je veille ou que je dorme, deux et trois joints ensemble formeront toujours le nombre de cinq, et le carré n'aura jamais plus de quatre côtés ; et il ne semble pas possible que des vérités si apparentes puissent être soupçonnées d'aucune fausseté ou d'incertitude »²⁶.

Ce thème du caractère immuable de ce genre de vérité était présent chez Augustin : « Car, lors même que le genre humain serait profondément endormi, il serait nécessairement vrai que trois fois trois font neuf et sont un carré de nombres abstraits »²⁷, et « Mais il est toujours également vrai que d'eux et quatre font six ; également vrai aussi que deux et deux donnent quatre ; que deux ne

²² *Ibid.*

²³ *Quatrième Réponses*, AT IX-A, p. 170.

²⁴ *Méditations*, AT IX-A, p. 4.

²⁵ Augustin, *De l'Ordre*, livre II, ch. 17, *Œuvres complètes*, vol. 3, p. 237.

²⁶ *Méditation I*, AT IX-A, p. 16.

²⁷ Augustin, *Contre les Académiciens*, livre III, ch. 11, *Œuvres complètes*, vol. 3, p. 274-275.

donnent pas quatre et conséquemment que deux ne font pas quatre ; ce rapport est immuable, c'est la raison même »²⁸.

Un des passages les plus célèbres des *Méditations* est celui du morceau de cire :

Prenons pour exemple ce morceau de cire qui vient d'être tiré de la ruche : il n'a pas encore perdu la douceur du miel qu'il contenait, il retient encore quelque chose de l'odeur des fleurs dont il a été recueilli ; sa couleur, sa figure, sa grandeur, sont apparentes ; il est dur, il est froid, on le touche, et si vous le frappez, il rendra quelque son. Enfin toutes les choses qui peuvent distinctement faire connaître un corps, se rencontrent en celui-ci. Mais voici que, cependant que je parle, on l'approche du feu : ce qui y restait de saveur s'exhale, l'odeur s'évanouit, sa couleur se change, sa figure se perd, sa grandeur augmente, il devient liquide, il s'échauffe, à peine le peut-on toucher, et quoiqu'on le frappe, il ne rendra plus aucun son. La même cire demeure-t-elle après ce changement ? Il faut avouer qu'elle demeure ; et personne ne le peut nier²⁹.

Il est difficile de ne pas y voir une réminiscence d'Augustin, qui avait déjà pris cet exemple pour illustrer la différence entre l'essence et les accidents :

En effet, si la cire passe de la couleur blanche à la couleur noire, elle n'en reste pas moins cire ; si pour elle la forme ronde succède à la forme carrée ; si de molle elle devient dure ; si de chaude elle devient froide, tous ces accidents qui se passent dans le sujet n'empêchent pas qu'il ne reste ni plus ni moins de la cire. Il peut donc exister quelque changement dans les accidents du sujet, quoique celui-ci n'éprouve aucun changement dans son essence et dans son nom³⁰.

D'une manière générale, pour la théorie de la connaissance, on retrouve des similitudes frappantes. Ainsi, nos deux penseurs s'accordent à privilégier l'entendement plutôt que les sens : pour l'un, Descartes, « [...] la certitude de l'entendement est plus grande que celle des sens [...] »³¹ et pour l'autre, Augustin, « La vision rationnelle seule est incompatible avec l'erreur »³².

Même chose dans ces deux passages, l'un de Descartes : « [...] car, encore qu'il ait déjà été dit par plusieurs que, pour bien entendre les choses immatérielles ou métaphysiques, il faut éloigner son esprit des sens, néanmoins

²⁸ Augustin, *De l'immortalité de l'âme*, ch. 2, *Œuvres complètes*, vol. 3, p. 158.

²⁹ *Méditation II*, AT IX-A, p. 23-24.

³⁰ Augustin, *De l'immortalité de l'âme*, livre V, ch. 8), *Œuvres complètes*, vol. 3, p. 160.

³¹ *Sixièmes Réponses*, AT IX-A, p. 237.

³² Augustin, *De la genèse au sens littéral*, livre XII, ch. 25, *Œuvres complètes*, vol. 4, p. 316

personne, que je sache, n'avait encore montré par quel moyen cela se peut faire »³³, l'autre d'Augustin : « En outre, elle [l'âme] trouve en elle-même des qualités sans nombre, opposées aux propriétés des corps et qui, échappant aux prises des sens, ne peuvent être perçues que par la conscience et le raisonnement »³⁴.

Autre ressemblance, cette fois par la manière d'exprimer la nature immatérielle de l'âme. Ainsi, Descartes écrit-il : « [...] je ne suis point un air délié et pénétrant, répandu dans tous ces membres ; je ne suis point un vent, un souffle, une vapeur [...] »³⁵, ce qui fait écho à Augustin, pour qui « L'âme n'est donc pas un composé de terre, d'eau, d'air ou de feu [...] »³⁶.

Les analogies peuvent également concerner des points en apparence mineurs, mais néanmoins révélateurs comme, par exemple, la même évocation des syllabes du terme latin *deus* chez les deux auteurs. Descartes écrit à son ami Mersenne, à propos de « la plupart des hommes » : « [...] mais ils s'arrêtent aux syllabes de son nom, et pensent que c'est assez le connaître, si on sait que Dieu veut dire le même que ce qui s'appelle *Deus* en latin »³⁷ ; cette réflexion n'est certes pas sans rappeler une pensée d'Augustin : « De là le nom même de Dieu, *Deus*, que nous lui donnons. Ce n'est point assurément le son de ces deux simples syllabes qui le fait connaître [...] »³⁸.

POINTS DE VUE

Passons à présent aux points de vue des lecteurs et critiques. Commençons par celui de Pascal :

Je voudrais demander à des personnes équitables si ce principe : « La matière est dans une incapacité naturelle, invincible de penser », et celui-ci : « Je pense, donc je suis », sont en effet les mêmes dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de Saint Augustin, qui a dit la même chose douze cents ans auparavant. En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable auteur, quand même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand saint ; car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue, et apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures

³³ *Réponses aux Seconde Objections*, AT IX-A, p. 103-104.

³⁴ Augustin, *De la genèse au sens littéral*, livre VII, ch. 14, *Œuvres complètes*, vol. 4, p. 231.

³⁵ *Méditation II*, AT IX-A, p. 21.

³⁶ Augustin, *De la genèse au sens littéral*, livre VII, ch. 25, *Œuvres complètes*, vol. 4, p. 231.

³⁷ À Mersenne, 6 mai 1630, AT I, p. 150.

³⁸ Augustin, *De la doctrine chrétienne*, livre I, ch. 6, *Œuvres complètes*, vol. 4, p. 6.

matérielle et spirituelle, et en faire un principe ferme et soutenu d'une physique entière, comme Descartes a prétendu faire³⁹.

Pascal, souvent plutôt sévère à l'égard de Descartes, réfute pourtant ici l'idée d'emprunt ou de plagiat, même si les propos tenus par Augustin et Descartes sont les mêmes, car selon Pascal, Descartes conceptualise un système qui aboutit à la création d'une physique, ce qui n'est pas le cas d'Augustin (qui aurait écrit « un mot à l'aventure », ce dont on est en droit de douter). Autrement dit, même en cas de similitude, ce qui compte c'est l'agencement conceptuel général et la fonction des notions utilisées dans un contexte donné. Pascal adopte là ce qui sera la posture majoritaire des historiens des idées.

Les disciples contemporains de Descartes ou ses successeurs de l'âge classique ont un point de vue radicalement différent, en reconnaissant et revendiquant pour Descartes une filiation pleinement augustinienne, manifestement considérée comme valorisante pour le cartésianisme. Je donnerai deux exemples, Régis et La Forge.

Dans son *Cours entier de philosophie*, Pierre-Sylvain Régis (1632–1707) observe la « conformité des sentiments de Saint Augustin avec les nôtres touchant la nature de l'esprit et de l'âme »⁴⁰, et « Saint Augustin ne prouve pas seulement que la vie de l'esprit est de penser : il fait voir encore que l'esprit déduit la connaissance de son existence de celle de sa pensée »⁴¹. On a ici la preuve incontestable que la filiation entre Augustin et Descartes est pleinement reconnue par un philosophe qui se considère comme un disciple de Descartes.

Louis de La Forge (1632-1666), autre disciple de Descartes, consacre quant à lui une bonne partie de la très longue préface de son *Traité de l'esprit de l'homme* (1664) à la démonstration de cette filiation et de cet accord entre Augustin et Descartes. L'extrait suivant résume ce point de vue de La Forge : « Il ne faudrait pas faire une préface, mais des livres entiers, si l'on voulait rapporter tous les passages qui se trouvent dans les Œuvres de St. Augustin conformes au sentiment de M. Descartes, soit au sujet de l'âme, soit touchant la machine de son corps [...] »⁴².

À toutes les époques, la philosophie cartésienne a évidemment été la cible de critiques. Pierre Daniel Huet (1630-1721), par exemple, est l'auteur de la

³⁹ Blaise Pascal, *De l'esprit géométrique, Entretien avec M. de Sacy, Écrits sur la Grâce et autres textes*, introduction, notes, bibliographie et chronologie par André Clair, Paris, GF-Flammarion, 1985, p.93. Le passage cité est extrait de la section II du texte *De l'esprit géométrique*, intitulée *L'art de persuader*.

⁴⁰ Pierre-Sylvain Régis, *Cours entier de philosophie, ou système général selon les principes de M. Descartes*, Amsterdam, Huguëtan, 1691, t. 1, p. 148.

⁴¹ *Op. cit.*, p. 149. Régis fait ici référence au Livre II du *De Libero Arbitrio* d'Augustin (*Œuvres complètes*, vol. 3, p. 337-360).

⁴² Louis de La Forge, *Traité de l'esprit de l'homme, de ses facultés, de ses fonctions, et de son union avec le corps. Suivant les principes de Mr. Descartes*, nouvelle édition revue et corrigée, Genève, Marc Michel Bousquet, 1725, Préface, p. 70-71.

célèbre *Censura Philosophiae Cartesianae* (1689, « Critique de la philosophie de Descartes »). Il s'efforce d'y critiquer la méthode cartésienne.

Au XIX^e siècle, on aura aussi bien Victor Cousin (1792-1867), philosophe et homme politique français, grand admirateur de Descartes, que l'Italien Vincenzo Gioberti (1801-1852), féroce critique du phare de la philosophie française de l'âge classique, qui déclare avec ironie que si Victor Cousin s'était souvenu « de cette curieuse liste des pilleries de M. Descartes, que Leibniz avait promise à Huet, il aurait cessé s'être admiratif »⁴³. Gioberti ajoute cruellement que « les plagiat de Descartes furent démontrés par Huet dans le chapitre VIII de sa *Censura*, et par d'autres »⁴⁴.

Les cartésiens du XX^e siècle adopteront une posture moyenne, équilibrée : sans nier les parentés évidentes, il leur faut être nuancé, car trop mettre l'accent sur les similitudes risque de faire passer Descartes pour un plagiaire ou un menteur. Voyons quelques exemples. Octave Hamelin, par exemple, écrit ceci en 1911 :

[...] il n'y a pas eu d'emprunt : Descartes le déclare et défend justement ses droits en montrant dans une certaine mesure le sens et la portée du *cogito*. Ainsi le *cogito* est bien une découverte de Descartes. C'est bien lui qui a trouvé ce point de départ de la philosophie moderne⁴⁵.

En 1920, Léon Blanchet met également en avant le caractère novateur de Descartes :

Descartes, à vrai dire, a conscience de la nouveauté de son système. Il affiche l'orgueil du novateur et il prend, trop souvent, le ton de l'autodidacte. Mais l'originalité qu'il recherche, c'est avant tout celle du savant. C'est sa physique, c'est surtout sa méthode, du reste universelle et applicable aux matières même philosophiques, qu'il considère à bon droit comme ses découvertes personnelles, dont nul assurément ne peut lui contester le mérite⁴⁶.

En 1930, Étienne Gilson fait l'historique des principaux rapprochements signalés à Descartes par ses correspondants et déclare ceci, soulignant le caractère non négligeable des ressemblances et échos :

⁴³ Vincenzo Gioberti, *Introduzione allo studio della filosofia*, edizione seconda, riveduta et corretta dall'autore, Bruxelles : Meline, Cans et C^e, t. 2, 1844, p. 294 (« *Se il sig. Cousin si fosse ricordato di quella curiosa lista des pilleries de M. Descartes, che il Leibniz avea promesso all' Huet [...], sarebbe cessata la sua meraviglia* » ; traduction de J.-Ph. Watbled).

⁴⁴ *Op. cit.*, p. 295 (« I furti del Descartes furono pure dimostrati dall' Huet nell' ottavo capitolo della sua *Censura*, e da altri » ; traduction de J.-Ph. Watbled).

⁴⁵ Octave Hamelin, *Le système de Descartes*, Paris, Alcan, 1911, p. 123.

⁴⁶ Léon Blanchet, *Les antécédents historiques du « Je pense, donc je suis »*, Paris, Libraire Félix Alcan, 1920, p. 314.

Ce qui ressort avec évidence de cette comparaison de textes, semble-t-il, c'est l'intime parenté des deux pensées sur un point aussi capital que la démonstration de la spiritualité de l'âme. Il est vrai que saint Augustin n'y voit pas le fondement d'une physique mécaniste, mais nous sommes cependant bien loin d'être dans des détails sans importance, puisque la preuve de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps est précisément, de l'aveu même de Descartes, ce qui va servir de fondement à sa physique⁴⁷.

Mais Gilson, en bon avocat du cartésianisme, minimise l'importance des lectures et des emprunts effectués par Descartes : « [...] il importe assez peu que nous sachions s'il a lu saint Augustin et ce qu'il en a lu »⁴⁸. Et, plus loin dans son ouvrage, il rappelle ce qui lui semble constituer l'apport original de l'auteur des *Méditations* :

Descartes apportait autre chose que des nuances ; s'il faut situer sa pensée sur la ligne de l'augustinisme métaphysique, il en est le point le plus éclatant, car saint Augustin lui-même n'a jamais marqué d'un regard aussi sûr l'étroit sentier d'idées qui conduit l'âme à Dieu [...]⁴⁹.

On voit que notre auteur met l'accent à la fois sur la filiation avec Augustin et sur l'apport de Descartes, qu'il met en avant. Plus tard, en 1943, il reconnaîtra la parenté, tout en mettant en garde contre la tentation de négliger l'originalité de la doctrine cartésienne :

Nous ne saurons sans doute jamais dans quelle mesure Descartes a pu être touché, directement ou indirectement, par saint Augustin ou par la tradition augustinienne, et il serait d'ailleurs imprudent de méconnaître ce qu'a d'original le *Cogito* cartésien, mais la parenté des doctrines est évidente même à qui ne pousse pas la comparaison des textes jusque dans le détail [...]⁵⁰.

Henri Gouhier, élève de Gilson, reconnaît lui aussi l'air de famille, tout en mettant en avant le caractère novateur de la pensée cartésienne : « Mersenne et Arnauld, qui avaient étudié saint Augustin, ont pu, en lisant les *Méditationes metaphysicae*, reconnaître un air de famille et même rapprocher quelques textes sans cesser de se sentir en présence d'une nouvelle philosophie »⁵¹, et plutôt que de parler d'emprunts, Gouhier évoque des réminiscences : « Le souvenir des

⁴⁷ Étienne Gilson, *Études sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien*, Paris, Vrin, 2011 [1^{re} éd. 1930], p. 197-198.

⁴⁸ *Op. cit.*, p. 200.

⁴⁹ *Op. cit.*, p. 294.

⁵⁰ Étienne Gilson, *Introduction à l'étude de saint Augustin*, Paris, Vrin, 1943, p. 55.

⁵¹ Henri Gouhier, *Cartésianisme et augustinisme au XVII^e siècle*, Paris, Vrin, 1978, p. 43.

textes du *De Trinitate* semble donc avoir été présent à l'esprit de Descartes écrivant le *Seconde Méditation* »⁵² ; ce qui prévaut, c'est la nouveauté théorique : « [...] cette radicale nouveauté de la vision globale empêche de s'arrêter aux similitudes que suggèrent les visions partielles »⁵³. Le sommet de l'apologie est atteint avec cette affirmation pour le moins surprenante et contestable : « [...] on comprend que les cartésiens n'aient pas prêté attention à l'idée d'un emprunt devant des ressemblances pratiquement limitées à des mots »⁵⁴.

Plus près de nous, en 2010, Jean-Luc Marion, membre de l'Académie française, éminent spécialiste de Descartes, présente une défense catégorique de Descartes dans son livre *Au lieu de soi. L'approche de saint Augustin*. Selon Marion, malgré tous les rapprochements et échos, « [...] il convient de douter que saint Augustin anticipe sur le *cogito* cartésien [...] »⁵⁵, et pour Augustin, « la certitude ne porte pas tant sur l'être que sur la vie »⁵⁶. Or, « Le propre d'un vivant consiste en ceci qu'il ne possède pas sa propre vie, mais en reste le locataire [...] », « Donc, je suis certain que je vis, sans être jamais certain que je suis en tant que vivant »⁵⁷. À ce stade, Marion s'appuie sur Descartes lui-même : « Une deuxième raison de douter que saint Augustin anticipe sur le *cogito* cartésien vient confirmer cette première : Descartes a lui-même reconnu son écart avec saint Augustin »⁵⁸ dans la lettre à Colvius⁵⁹ citée *supra*. L'auteur d'*Au lieu de soi* semble ainsi présupposer que la bonne foi de Descartes nous est garantie par les propres allégations de celui-ci.

Je terminerai ce tour d'horizon par l'ouvrage d'Emmanuel Bermon auquel il a déjà été fait référence⁶⁰. Le point à mon sens le plus intéressant y est l'étude de la différence entre l'approche augustiniennne et l'approche cartésienne. Bermon insiste constamment dans son livre sur la présence de l'esprit à lui-même chez Augustin et sur la connaissance que l'esprit a de lui-même⁶¹, sans que l'on ait à distinguer comme Descartes une substance, l'esprit, et son attribut, la pensée : chez Augustin, il n'y a que l'esprit présent à lui-même. Augustin va donc en fait plus loin que Descartes en fusionnant substance et attribut. Et Bermon écrit à juste titre que « L'erreur de Descartes tient au fait qu'il a coupé de façon arbitraire la substance de ce qui permet de la définir en elle-même à

⁵² *Op. cit.*, p. 175.

⁵³ *Op. cit.*, p. 176.

⁵⁴ *Op. cit.*, p. 177.

⁵⁵ Jean-Luc Marion, *Au lieu de soi. L'approche de saint Augustin*, Paris, Presses Universitaires de France [2008], 2^{de} édition corrigée 2016, p. 93.

⁵⁶ *Op. cit.*, p. 95.

⁵⁷ *Op. cit.*, p. 96.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ À ***, 14 novembre 1640, AT III, p. 247-248.

⁶⁰ Emmanuel Bermon, *Le cogito dans la pensée de Saint Augustin*, Paris, Vrin, 2001.

⁶¹ Voir, par exemple, *op. cit.*, p. 82, 91, 93, 96, 104, 218, 229, 231, 286, 300.

partir de l'expérience du *cogito* : il a "évacué" l'essentiel ou le substantiel, c'est-à-dire la pensée elle-même, en en faisant l'attribut d'un substrat inconnaissable »⁶².

Et finalement – tel est l'argument de Bermon –, le paradoxe est que Descartes a continué à fonctionner avec la notion de sujet héritée d'Aristote, c'est-à-dire celui dont il s'agissait de se démarquer en inventant une nouvelle philosophie. En revanche, « L'être de l'esprit est défini par l'identité à soi-même »⁶³, et « Augustin, quant à lui, répond directement que, lorsque l'esprit connaît qu'il comprend ou qu'il pense, il se connaît lui-même en sa propre substance. Lorsqu'il affirme que l'esprit connaît sa substance, Augustin entend qu'il n'y a pas de "chose pensante" qui se tienne en quelque sorte sous la pensée, ou derrière elle, et qui serait inconnaissable par elle-même »⁶⁴.

CONCLUSION

Si l'on suit Bermon, on pourrait presque oser dire qu'Augustin est meilleur cartésien que Descartes. N'allons pas jusque là, car ce ne serait pas faire œuvre d'historien. Il convient en effet de toujours tenir compte du contexte d'une époque. Il faut aussi replacer chaque terme, chaque expression, chaque développement, chaque argumentation, dans le contexte général d'une œuvre : dans un système philosophique cohérent, tout se tient, chaque élément important est solidaire des autres. À cet égard, la simple comparaison, le simple rapprochement, risquent de nous égarer. Je veux dire par là que les similitudes entre Augustin et Descartes ont été signalées ici sans prendre en compte le système cartésien, car tel n'était pas le but annoncé. Ce système demeure original et novateur au siècle classique.

Autrement dit, il convient de distinguer, d'une part, l'emprunt de notions, de termes, de thèmes et, d'autre part, l'emprunt d'un système. Certes, Descartes n'a pas emprunté un système augustinien que nous serions sans doute bien en peine de décrire, mais il est clair qu'il a emprunté beaucoup d'idées à son prestigieux prédécesseur, ce qui n'est pas en soi un problème : ce qui est gênant est que les emprunts n'ont jamais été déclarés par Descartes, que leur mise en évidence par ses amis et correspondants l'a manifestement gêné et qu'il a sciemment minimisé leur importance. Cela est sans doute lié à la personnalité de Descartes, qui se voulait le fondateur d'une philosophie entièrement nouvelle : dans ces conditions, l'idée même d'un emprunt ou d'une source d'inspiration devait lui être littéralement insupportable. Si cette hypothèse est fondée, nous sommes confrontés autant à une affaire de psychologie individuelle que d'histoire des idées philosophiques.

⁶² *Op. cit.*, p. 387.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ *Op. cit.*, p. 388.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGUSTIN, *Œuvres complètes de saint Augustin*, trad. sous la direction de Jean-Joseph-François Poujoulat et Jean-Baptiste Rault, 17 vol., Bar-le-duc, L. Guérin et Cie, 1864-1873.
- BERMON Emmanuel, *Le cogito dans la pensée de Saint Augustin*, Paris, Vrin, 2001.
- BLANCHET Léon, *Les antécédents historiques du « Je pense, donc je suis »*, Paris, Libraire Félix Alcan, 1920.
- DE LA FORGE Louis, *Traité de l'esprit de l'homme, de ses facultés, de ses fonctions, et de son union avec le corps*. Suivant les principes de Mr. Descartes, nouvelle édition revue et corrigée, Genève, Marc Michel Bousquet, 1725.
- DESCARTES René, *Œuvres de Descartes*, publiées par Charles Adam et Paul Tannery, 11 vol., Paris, Vrin-CNRS, réimp. au format de poche, Paris, Vrin, 1996.
- DESCARTES René, *Œuvres philosophiques*, textes établis, présentés et annotés par Ferdinand Alquié, éd. corrigée, Paris, Garnier, 2010 [1^{re} éd. 1963-1973].
- GAFFIOT Félix, *Dictionnaire Latin Français*, Paris, Hachette, nouvelle éd. revue et augmentée sous la dir. de Pierre Flobert, 2000.
- GILSON Étienne, *Études sur le rôle de la pensée médiévale dans la formation du système cartésien*, Paris, Vrin, 2011 [1^{re} éd. 1930].
- GILSON Étienne, *Introduction à l'étude de saint Augustin*, Paris, Vrin, 1943.
- GIOBERTI Vincenzo, *Introduzione allo studio della filosofia*, edizione seconda, riveduta et corretta dall'autore, Bruxelles, Meline, Cans et Cie, t. 2, 1844.
- GOUHIER Henri, *Cartésianisme et augustinisme au XVII^e siècle*, Paris, Vrin, 1978.
- HAMELIN Octave, *Le système de Descartes*, Paris, Alcan, 1911.
- JANOWSKI Zbigniew, *Index augustino-cartésien, textes et commentaire*, Paris, Vrin, 2000.
- MARION Jean-Luc, *Au lieu de soi. L'approche de saint Augustin*, Paris, Presses Universitaires de France [2008], 2^{de} édition corrigée 2016.
- PASCAL Blaise, *De l'esprit géométrique, Entretien avec M. de Sacy, Écrits sur la Grâce et autres textes*, introduction, notes, bibliographie et chronologie par André Clair, Paris, GF-Flammarion, 1985.
- REGIS Pierre-Sylvain, *Cours entier de philosophie, ou système général selon les principes de M. Descartes*, Amsterdam, Huguëtan, 1691.